

Ploc i

La revue du haïku



N° 42 – Avril 2013

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

Sommaire

| | |
|--|-----------|
| Avant-propos, OW | 2 |
| Encres, Graziella Dupuy | 3, 18, 23 |
| Haïku, | 4 |
| Instants choisis, | 12 |
| Senryû, | 19 |
| Instants choisis, | 22 |
| Conte, URASHIMA A FUKUSHIMA, Seegan Mabesoone, | 24 |

Avant-propos

Dans ce numéro, le thème se développe autour des terres où la brande est source de senteurs aromatiques au soleil ou incendiaire de la lande à ses heures ; le thème se décline aussi à travers la forêt et ses boqueteaux, où parfois, dans la suite et la fuite sauvage des saisons, farfadets et entrelacs végétaux se confondent...

On notera selon l'auteur de vives traces naturalistes ou d'elliptiques touches surréalistes ; des ambiances impressionnistes et des envols oniriques ; des styles et signatures plus naïfs ou encore, de menues griffures ironiques et bribes de lichens plus austères derrière lesquels se profile quelque janséniste de la poésie... Ce ne sont pas les battants d'une bibliothèque végétale qui s'ouvrent à nous mais les fenêtres de la sensibilité. Les linéaments du monde végétal et animal s'entremêlent pour le meilleur à ceux de l'esprit et du cœur.

La poésie fraie sa sente par landes et forêts et la fête des sens la précède et la suit : perspectives visuelles, couleurs, incandescences, mouvements dans l'espace côtoient odeurs, fragrances et senteurs auxquelles se joignent bruits, chants, murmures, cris, scansion secrètes et silence intérieur.

La poésie, toujours, se nourrit des forces vives de la Nature, féconde les territoires du monde sensible sous l'aile parfois bienheureuse d'une Pensée nouménale.

OW



Dany Albaradès

Dans les herbes sèches
trois chevaux blancs, blanche
aussi la craie des montagnes

Qui a vu passer
le lièvre d'hiver ?
Eclats de neige au sous-bois

Maxianne Berger

filets de pêche
dans la bruine des landes
l'odeur du matin

au couchant
les ombres bleues de la neige dans les bois
.... viens

Micheline Boland

Marcher dans le bois
Au rythme des feuilles mortes
Et du vent d'octobre

Même sous le vent
Il demeure si tranquille
- Arbre centenaire

Marc Bonetto

Hache et pivert
De loin se répondent
Concerto sylvestre

Brume nocturne
Le sentier s'égare
Dans le bois de pins

Averse de grêle
Les châtaigniers
Sans leurs nids de chenilles

Clodine Bonnet

Premiers jours d'avril :
les ronces barrent l'entrée
du parcours Santé

Paume de la main
contre mon tronc préféré
- Une fourmi me pique !

Annick Brabant

Près du vieux figuier
Le piano résonne
De toutes ses blessures

Kevin Broda

Début de printemps -
Un petit enfant voit la forêt
Pour la première fois

Claudie Caratini

Cachés dans la forêt
elfes et farfadets -
la France profonde

Jean-Louis Chartrain

La danse des feuilles
sous la futaie ensoleillée
~ l'accordéon au loin

Nul fruit nulle feuille
pour habiller la pauvre lune
~ forêt d'hiver

Au cœur du fourré
le silence laisse passer
la biche

Janine Demance

nuages caressant
la lande déserte
vent d'automne

rêver dans la lande
au milieu des elfes
mêmes invisibles

lande immobile
jusqu'au trait de l'horizon
le bruit du vent

Hélène Duc

envol après envol
un papillon tire la lande
... vers le printemps

lande de bruyères -
le ciel fait du silence
son seul oiseau

Graziella Dupuy

Chemin forestier -
les ombres des châtaigniers
en mille éclats

Lune d'automne -
première trainée de brume
sur la lande déserte

Horizon sauvage -
l'odeur des bruyères séchées
juste avant l'orage

Patrick Gillet

Brisant le silence
Hautbois des forêts profondes
Le brame du cerf

Christiane Guicheteau

Troncs droits des sapins -
Le sentier s'est égaré
et moi aussi...

Sur la cime d'un grand pin,
la pie jacasse à tous vents
des insanités !

Sei Haisen

Ploc ! La Revue n° 42

Bourgeons de prunus
gorgés de sève -
dernières gelées

Le froid du printemps
dans la dernière buche
ramassée à terre

Roland Halbert

À la queue leu leu les chenilles du pin partent... en pèlerinage

Vieil arbre couché –
Dans ses cernes l'enfant compte
l'âge de son père

Patricia Hocq

Tombé sur la tête
le vieux pin sans racines
offre son abri

Tapis de fougères
entre les arbres un rayon
ah fraises des bois !

Marie-Noëlle Hopital

Filaments de givre...
d'une forêt miroitante
fuse un chant d'oiseau

Feuilles tavelées
bois doré lisière rousse
... l'ardente vieillesse
Cédric Landri

En lande un lièvre
les oreilles emmêlées
dans les ajoncs

Céline Landry

Dans la forêt flotte
une odeur de café crème
village de tentes

Odile Linard

Sur la lande aride,
hardi et radieux l'ajonc
jaillit du granit

Caressant des yeux la hache,
le vieux bûcheron
crache dans ses mains

L'engoulevent et
son ronron de rouet
envoûte la lande

Martine Madelaine-Richard

Tout l'or du soleil caché
au cœur des jonquilles -
Rapine sylvestre

Marie-Alice Maire

Retour de forêt -
collé sous mes semelles
tout un herbier

Déluge en forêt
une rainette sautille
sur le muguet

Sentier forestier —
le cri d'un corbeau déchire
la brume du matin

Liliane Motet

lande desséchée -
cramponnée à ma savate
une queue-de-lièvre

bruits de hachette -
quelque part dans la forêt
le froid s'accentue

après la balade
dans une boîte à chaussures
des sciures de bois

Marie Népote

Chorale à deux voix :
la forêt filtre le vent
en souffle harmonique

Delphine Pierson-Iss

Sur le sable fin
Le vol d'une tourterelle -
Pommes de pin
Scrutant les sous-bois
A l'affût de grappes blanches,

Fête du travail

Keith A. Simmonds

massif forestier...
les randonneurs retrouvent
le chemin du soleil

la forêt des Landes :
pins maritimes et chêne-liège
font bon ménage

Christiane Ourliac

allée cavalière
au galop fuient les nuages
— vieille forêt

Patrick Somprou

seul dans la forêt
apprendre les bruits du silence
- au premier jour

Maria Tirenescu

l'aube dans la forêt –
en haut d'un chêne défeuillé
un corbeau crie

près de la forêt –
deux feuilles couleur cuivre
tombent ensemble

Minh-Triêt Pham

crépuscule d'hiver —
le cri strident d'un faucon
entaille la forêt

sous-bois au printemps
le chant matinal des oiseaux
vert

solstice d'été —
d'un arbre à l'autre un pic-bois
joue du xylophone

Steliana Cristina Voicu

Je rêve
En blanc et vert
Le cœur de la forêt

L'engouevent et
son ronron de rouet
envoûte la lande

Odile Linard

Dans ce poème, ce qui capte l'attention, c'est l'art du *shibumi* (le raffinement sous l'apparente banalité) si cher aux Japonais. Ce haïku, écrit sur le principe d'« un vers-un thème » (*ikku-isshô*), propose un thème de saison qui n'est pas lourdement affirmé, mais évoqué tout en finesse : l'engouevent d'Europe (*Caprimulgus europaeus*) est un migrateur associé au printemps ou à l'été. C'est un oiseau au bec capable d'une large ouverture pour attraper les insectes (d'où son nom forgé sur le mot « engouler » = avaler) ; souvent camouflé au sol, il reste discret grâce à son plumage assez terne. Comme le suggère ce haïku, on l'entend plus qu'on ne le voit et il se reconnaît précisément à son curieux chant : un ronronnement résonnant dans les sous-bois ou sur les landes forestières, le soir ou la nuit. Pour cette raison, au Japon, on l'appelle « le faucon de nuit » (*yotaka* qui désigne aussi certaines prostituées aux mœurs crépusculaires comme l'oiseau).

Ce n'est pas uniquement ma passion pour l'ornithologie qui me fait choisir ce haïku, c'est aussi sa qualité de « clarté d'expression » (*heimei*), car l'association du chant de l'oiseau au rouet des fileuses amène une image délicatement évocatrice d'une mémoire ancienne qui correspond bien à la relative rareté de l'oiseau (à noter le singulier d'espèce en attaque du poème). Une oreille avivée remarquera la réussite prosodique de ce haïku avec son noyau rythmique « en moins » (*ji-tarazu*) – seulement 15 syllabes distribuées en 5/5/5 à effet de roue, de rouage, de rouet –, son enjambement subtil : « L'engouevent et » qui ménage un « et » d'enchaînement et de surprise (et non pas de cheville !) entre la première séquence et la deuxième séquence, sa mélodie (*shirabe*) qui imprègne musicalement le vers (sur l'os des consonnes « l », « v » et « r », la chair vocalique des « en », des « on », des « ou ») et qui participe à l'envoûtement sonore.

Enfin, le « sentiment des choses » (*mono no aware*) exprimé ici vient renforcer l'adhésion. On pense au mot de Chateaubriand, grand amateur de landes : « Les poètes sont des oiseaux : tout bruit les fait chanter. » Ce haïku par sa carrure rythmique resserrée et la justesse de sa forme-sens – la forme est porteuse de sens ! – donne l'impression d'un poème rond, plein, réussi (comme un œuf trouvé sur la lande). Il nous redit avec

Thoreau cet inestimable charme vocal : « Tout le secret des choses tient dans le chant d'un oiseau. » Il reflète une attentive et belle présence au monde en se faisant graffiti de l'instant.

Roland Halbert

lande de bruyères -
le ciel fait du silence
son seul oiseau

Hélène Duc

Qui a arpenté la lande de bruyères aux équinoxes ou aux solstices, de jour ou de nuit, est happé par l'intensité, l'amplitude, la force du silence qui y règne. Ce silence est riche de tous les possibles et renvoie à une autre réalité, non moins vivante, omniprésente, vertigineuse : le ciel !

Le premier vers de ce haïku plante le décor et donne le ton sans ambages. Or, après la pause de la césure initiatrice, ici, d'un inattendu sans nom, d'un sacré non codifié, d'un attribut plus léger que sa matrice..., c'est l'inouï qui nous saisit !

Est-ce cela la poésie à l'état pur ? Une trace, un signe, une présence à nulle autre pareille qui ouvre le champ du sentiment, de la cognition, de l'imagination à nulle autre présence ?

Le deuxième et le troisième vers, forts de leurs allitérations en « s » et de leurs assonances ponctuées d'l (ailes) – ciel ; seul - génèrent sur le champ frissons, envolées, élan ascensionnel, lumière.

Ce haïku est comme un athanor à ciel ouvert, un creuset alchimique où le verbe se fait chair et la chair se métamorphose en essences sensibles et images intangibles... Ce chassé-croisé de tous les plans du Réel, fruit de l'intelligence symbolique, laisse sans voix.

Le mystère de l'immobilité dans le mouvement est d'autant plus tactile qu'il s'enracine dans le socle de la lande... Le ciel, ici, devient l'archétype d'une essence vivifiante, porteuse de germes, instauratrice de « vols » transversaux qui embrassent d'un seul coup d'ailes l'Un et le multiple.

La poésie est fidèle à sa vocation de philosophie pérenne qui applique le principe de la parole vraie en acte, et fait de l'acte même de dire, l'action « organique » de l'Être.

Le jeu de résonances entre ciel et oiseau est comme un chant d'amour où le silence se reconnaît comme point initial et final de tout essor. C'est limpide, transparent, abrasif : le Feu du silence n'est rien d'autre que le

ciel et l'oiseau dans l'œuf. Il n'est qu'un seul ciel, un seul oiseau, un seul silence, un seul Poème ! Le Poème de l'Être...

Olivier Walter

Au cœur du fourré
le silence laisse passer
la biche

Jean-Louis Chartrain

Si le haïku est ce poème de pur joyau comme se plaisent à le définir certains, nous sommes là en présence d'un bijou brut !

Ce haïku possède la subtile rigueur et magie d'une prose poétique : le sens se laisse débusquer à la lisière d'un mystère qui lie ensemble les objets des sens animés d'une vie propre, les perceptions soumises à une efficiente synergie, et les images dont la nature et la force suscitent la candeur d'un premier étonnement.

Le sens fulgure comme la lumière de la foudre et résonne en échos – chant diphonique dans un amphithéâtre minéral...

La mélodie appelle le rythme avec ses assonances - « le silence laisse » - juchées à l'intersection des consonnes des premier et troisième vers, sans buter sur les pavés prosodiques et métriques du poème laborieux, sans l'écartèlement et les circonvolutions d'une pensée poussive.

Aux confins d'une atmosphère unique, c'est une Connaissance qui surgit, c'est l'indicible qui illumine le quotidien et le transfigure : le silence est tout à la fois le cœur du fourré et le cœur de la biche. Il est cette vibration chiffrée qui se décline en autant de formes émanées, vivantes, cohérentes qui naissent l'une de l'autre et se résorbent l'une dans l'autre...

Ce haïku est un cosmos au sens fort du mot : il forme une totalité indivise. Plénitude d'action, il déchire les voiles de tout attermoiement, de toute tentative esthétisante et désigne l'acte poétique par excellence : sauf-conduit vers un espace de Beauté accessible au seul silence du cœur.

Olivier Walter



Marc Bonetto

L'ombre des pins s'étire
J'allonge
Ma paresse

Le vent dans les chênes
Me revoilà
Sourire niais aux lèvres

Jean-Louis Chartrain

J'écoute le merle
égoïste râleur et méfiant
~ comme il me ressemble !

Dans la forêt de signes
le temps guide mon pinceau
~ la pie s'impatiente

Hélène Duc

rafales sur la lande
les sardines de la tente
frétilent encore

tempête automnale –
la forêt se déhanche
sur des airs de cuivre

Roland Halbert

Au Salon du livre

réduite en pâte à papier

la forêt recule

L'abeille vient butiner

Forêts OGM -

ma chemise à fleurs !

Landes de Carnac :

500 menhirs manifestent

« selon la police » !

Cédric Landri

dans la forêt vive

une jeunotte pressée

marche sur un monde

Sous la pluie battante

semble pleurer la forêt

- le bûcheron scie

Odile Linard

Couteau sous la gorge

l'agaric...

- Couic !

Minh-Triêt Pham

perdu en forêt —

aux échos de voix résonne

le froufrou des feuilles

rien à faire ici
que de contempler
la forêt en automne

L'ombre des pins s'étire
J'allonge
Ma paresse

Marc Bonetto

Ce senryû est comme un fruit aux saveurs douces, amères et astringentes subtilement différenciées - shibumi.

La peau est veloutée, à la fois ferme et tendre ; la pulpe de surface innerve immédiatement les papilles et les tient en alerte jusqu'à ce qu'un goût plus prononcé - près du noyau - délivre des sucs aux vertus enivrantes...

La simple observation d'un zénith avancé jouant sur les pins convoque avec humour et raillerie une indolence qui, telle l'ombre étirée, n'en finit pas de croître...

La concision en deux syllabes du deuxième vers est paradoxalement le pivot du tercet. Elle coupe la chique au premier vers dont l'entame rythmique s'enjambe elle-même d'une syllabe et fait la courte échelle au dernier vers qui nous ravit au sens double du mot...

L'ambiance est feutrée et l'ombre nette et fébrile d'une brise d'été frôle déjà la joue d'un mouvement inhabituel... Et celui-ci prend forme dans l'inouï qui suit : l'après-césure étoffe la pause initiale et rime avec langueur ! Le mono no aware – la saveur des choses – se diffuse tel un arôme. Et l'interaction entre la substance pérenne des pins, fût-elle ombre, et le comportement de nonchalance prend mystérieusement corps - fu eki / ryûko.

Olivier Walter



URASHIMA A FUKUSHIMA

(première partie)

On se moquait souvent de Taro à l'école primaire de Namie. Parce que son patronyme « URASHIMA » et son prénom « Taro » étaient exactement les mêmes que ceux d'un célèbre héros de contes de fées.

« Eh ! Urashima, tu cherches la Princesse-Tortue ? »

Mais pour Taro, quand il y repense, c'était encore le bon temps.

C'était il y a trois ans...

C'était avant l'explosion de la centrale de Fukushima Daiichi, à huit kilomètres de son école.

Aujourd'hui, nous sommes le 11 mars 2014 : trois ans exactement se sont écoulés depuis la catastrophe. Trois ans sans revoir sa maison, son village, son école. La zone sera interdite à jamais.

La famille de Taro s'est installée à Soma, une ville moyenne à 40 kms de la centrale. On a trouvé une nouvelle école pour Taro. Ce n'est plus la campagne, la compétition est rude pour les enfants aussi.

« Taro, arrête de jouer sur ta console ! L'année prochaine, y a le concours d'entrée au collège ! », répète sans cesse la maman de Taro.

Taro a une petite amie. Elle s'appelle KAMEDA Tatsumi. Et « Kameda », son patronyme, signifie justement : « Tortue des rizières » ! Quand Taro et Tatsumi marchent ensemble dans les couloirs, tout le monde s'en donne à cœur joie : « V'là Urashima le héros et sa Princesse-Tortue ! » Mais les copains, ils ne savent pas que Tatsumi a une petite boule sous la gorge : une « tumeur maligne de la thyroïde », disent les docteurs. Ça, c'est leur secret, à Tatsumi et Taro.

Tous les soirs, Taro et Tatsumi jouent ensemble sur leurs consoles. Chacun dans sa chambre, relié à l'autre par Internet. Dans ce coffret magique, Taro est le Prince charmant, Tatsumi est la Princesse idéale. De toutes façons Taro et Tatsumi ne peuvent pas aller jouer dehors. Leurs mères font partie des rares habitants du département de Fukushima qui font encore attention aux poussières radioactives présentes dans l'air...

Chaque soir, Taro et Tatsumi mentent à leurs parents en prétextant : « Je vais faire mes devoirs dans ma chambre », et jusqu'au petit matin, ils restent reliés par le fil ténu de leurs rêves préadolescents. Comme l'écrit souvent Taro : « Ce jeu, c'est notre royaume sous-marin ! »

Mais Tatsumi doit bientôt déménager. Sa mère a décidé de partir avec sa fille, d'aller habiter chez une tante à 200 kms de là, et de laisser papa travailler à Fukushima. « C'est plus sûr pour ta thyroïde », affirme sa maman.

14 mars 2014.

« Tiens, le 14 mars il y a trois ans, c'était l'explosion du réacteur 3 I », se dit Taro. Oui, mais pour un garçon japonais amoureux, cette date, c'est avant tout le « White Day » !

Au Japon, les jeunes filles offrent du chocolat aux garçons pour la Saint-Valentin, puis, exactement un mois plus tard, les garçons répondent en offrant (ou non !) des biscuits en retour : c'est ça, la fête du «White Day » tant attendue par Taro.

Avec ses biscuits faits maison à la main, Taro sonne à la porte de l'appartement de Tatsumi... Personne ! Il regarde son téléphone portable. 1 message : « PARDON TARO ! J file aux urgences c matin. Mal de gorge, fièvre... c la thyroïde. Visites interdites, console interdite ! orz Ps : regarde 1 paquet derrière le pot. ww ».

Effectivement, il y avait un paquet bleu-ciel, contenant la console « Playstation 11 » de Tatsumi, et un mot : « Urashima Taro, Je te donne mon coffret magique. Je t'aime et je t'aimerai toujours. Kameda Tatsumi. »

Cet après-midi-là, Taro monta dans le bus direction Minami-Soma, vers la zone interdite. À Odaka, à quelques kilomètres du barrage de police, il se mit à marcher à travers champs. De toutes façons, depuis quelques mois, les policiers laissaient entrer un peu n'importe qui. Pour un adulte, une vieille attestation de résidence aurait suffi.

Taro n'osa pas aller revoir sa maison. Il se dirigea vers son école. Il franchit le portique si familier. Un seul rayon de lune illuminait l'immense cour déserte.

Il n'avait presque pas neigé en 2014. Au milieu du terrain de foot, les pousses de pissenlits perçaient déjà çà et là. Les étoiles tremblaient. Taro aussi. Il se mit à pleurer. Et puis il fit une « bêtise ». Peut-être « par amour » pour son école, ou simplement par désespoir, il commença à manger frénétiquement les pousses de pissenlits. Il sentait descendre l'amertume en lui, gorgée de radionucléides. Et il continua encore et encore. Jusqu'à plus faim, jusqu'à plus froid.

Il pénétra dans sa classe. Par hasard, il trouva une couverture moisie. Il s'étendit sur l'estrade. Et il dormit mieux que jamais il n'avait dormi depuis ces trois années passées hors de chez lui.

Le lendemain, il erra à pied dans son village parfaitement désert. Il continua jusqu'à Futaba, Okuma, Tomioka... Il y avait sur les routes des squelettes de chiens, des pancartes publicitaires grinçantes, des cadavres de voitures...

Ce n'étaient pas trois années, mais trois siècles qu'il semblait s'être écoulé.

Le téléphone portable de Taro ne cessait de vibrer. Sa mère lui écrivait toujours et encore la même chose : « Mon Taro ! Où es-tu ? S'il te plaît, rentre à la maison ! Tatsumi va guérir. C'est sûr. Rentre ! Réponds-moi vite ! »

Taro ne répondit ni aux messages ni aux appels.

Il s'assit sur une plage à 3 kms seulement au sud de la centrale. Autrefois, ici, à Kumagawa, rivalisaient les meilleurs surfeurs du Japon devant les restaurants les plus chics de la côte...

Pendant une semaine environ, Taro erra de restaurants fantômes en maisons abandonnées. Il y avait toujours quelque aliment sec, pas encore moisi ou rongé par les vers, si on cherchait bien dans le fond des placards. Bien sûr, le moindre biscuit, la moindre algue sèche qu'il ingérait était imprégné de tous les radionucléides imaginables : césium 137, strontium 90, uranium 235, plutonium 239...

Chaque soir, il choisissait une villa luxueuse et dormait confortablement dans un lit immense. L'odeur de la moisissure ne le dérangeait presque plus. Entre les draps de satin, chaque soir, il allumait la console de Tatsumi, juste un instant, afin d'en économiser les batteries. Il se sentait très malheureux et très heureux à la fois. Après tout, il était irrémédiablement seul, mais tout son pays lui appartenait !

Un soir, comme les batteries de la Play-station 11 de Tatsumi menaçaient de rendre l'âme, Taro décida d'en profiter jusqu'au bout. Il tapa le mot de passe : « URASHIMA TARO ». Ca y est : « connexion autorisée » sur le compte de Tatsumi ! Il recherche un partenaire. Mot-clef : ... Taro regarde l'horizon : une fine bruine se profile au large du Pacifique. Il entre : « pluie ». Et soudain l'écran de la console vire au bleu-ciel ! Quelque chose d'incroyable !

Un bug, ou plutôt le déclenchement inexplicé d'une vidéo cachée, vestige d'un programmeur fou, ou génial ?

Des images de la catastrophe de Fukushima s'enchaînent au rythme d'une suite pour violoncelle seul de Bach. Avec ce poème en sous-titre :

Ne pas capituler, ni dans la pluie, ni dans le vent.

Ne pas capituler, ni dans la neige, ni dans la chaleur de l'été.

Garder son corps fort,

Sans cupidité.

Ne jamais s'emporter.

Sourire calmement de tout.

Manger quatre bols de riz brun par jour, une soupe de miso et quelques légumes.

En toutes choses se placer en dernier.

Bien regarder, écouter et comprendre.

Et ne pas oublier.

Demeurer dans une cabane de chaume à l'ombre d'une pinède dans la

lande.

Et, si à l'est un enfant tombe malade, aller s'occuper de lui.

Et, si à l'ouest une mère ressent de la fatigue, aller porter pour elle les gerbes de riz.

Et, si au sud un homme agonise, aller lui dire : « N'ayez pas peur ! »

Si au nord on se dispute, aller au procès et leur dire : « Arrêtez donc ces bêtises ! »

Et puis, pleurer pour les autres, seul dans son coin.

Errer quand il fait froid l'été, quand les gens disent : « On dirait qu'il ne ressent rien ! »

Ne recevoir ni compliments, ni reproches.

Je voudrais être une telle personne.

Miyazawa Kenji.

Tout à coup, Taro est pris d'une crise d'asthme. Il tousse trois fois. Sa respiration est de plus en plus chaotique. Il a l'impression d'avoir trois cents ans. Lui, le petit garçon de dix ans, comme tout le monde à Fukushima, le sait bien : le Plutonium 239 dans les poumons d'un homme, comme partout ailleurs, émet des rayons alpha selon une demi-vie de vingt-quatre mille quatre cents années.

Ses yeux figés sur l'horizon apportent une dernière vision à son cerveau : une pluie noire au-dessus du Pacifique. Tout près de lui, la piscine du combustible usagé du réacteur 4 de la centrale de Fukushima a fini par s'écrouler, causant la mise à l'air et l'embrasement total de ses 1531 barres de combustible nucléaire.

Les yeux révulsés vers le ciel, Taro tient dans une main son téléphone portable et dans l'autre sa « boîte de Pandore » : le coffret magique de Tatsumi.

Le téléphone vibre.

1 message :

« Mon Taro adoré ! L'opération a réussi ! J'ai le droit de jouer sur ma console à nouveau ! Amène la moi vite à l'hôpital ! En plus, ECOUTE :

déménagement annulé... Je reste près de toi ! JE T'AIIIIMME ! TA

TATSUMI »

conte fantastique,
traduit du japonais par l'auteur

Seegan Mabesoone

Ploc; la revue du haïku

Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2013, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.
Tirage papier : APH, Seichmps

ISSN 2100-1871
Dépôt légal : Mai 2013

Prix : 9.00 € pour la version papier
Version web gratuite



Directeur de publication : Dominique Chipot